

Colloque à la Bibliotheca Alexandrina (28-30 avril 2004)

Alexandrianism in the 21st Century. Evoking the Spirit. Recreating the City.

Le Français comme langue de travail au Moyen-Orient

.....

Plusieurs personnes, et même beaucoup d'Alexandrins se demandent pourquoi diable le français était la *lingua franca* de la ville. C'est surtout à cette question, et tout en rayonnant à partir d'elle pour en recréer l'atmosphère, que répond cette communication.

Ce qu'on a coutume d'appeler aujourd'hui le Moyen-Orient, cette région qui figure trop souvent dans les actualités et les manchettes de journaux, s'appelait autrefois le Levant. Du temps de l'empire ottoman où, entre deux massacres, on vivait très paisiblement, les ports de la Méditerranée orientale étaient très actifs et on les appelait les Échelles du Levant. Ce mot *échelles* est apparenté au mot *escale* et il est tiré de l'italien *scala* qui signifie *escalier*. Ce terme ne s'appliquait pas seulement aux ports où l'on pouvait descendre à terre; ils s'étendaient à d'autres villes commerçantes de cette partie du monde, à Alep, Damas, Le Caire, villes pourtant assez éloignées du littoral.

Depuis la plus haute antiquité, cette région a servi de pont entre l'Asie et l'Europe, entre l'orient et l'occident. Il est inutile de rappeler ici le rôle des Phéniciens qui de Tyr et de Sidon ont transmis au monde civilisé, entre autres découvertes, l'astronomie et l'alphabet. À ces époques reculées, ces régions formaient le centre du monde. Puis vint une longue période d'assoupissement qui coïncide avec la conquête musulmane et les audacieuses explorations des navigateurs portugais et espagnols.

Depuis les croisades jusqu'au 19^{ème} siècle, la langue en usage pour le commerce, la *lingua franca* des ces ports était une sorte de mélange de plusieurs langues. Grâce aux Génois et aux Vénitiens, ce sabir était fortement teinté d'italien. S'y mêlaient aussi des mots turcs, grecs et arabes. Ce jargon méditerranéen et hétéroclite qu'on entendait dans toute l'étendue des territoires du Levant et des états barbaresques — et dont la langue maltaise faite d'arabe et d'italien est peut-être une survivance — s'est parlé pendant des siècles entre commerçants et matelots. Nous en retrouvons un écho un peu fantaisiste chez Molière dans la scène du Mamamouchi du *Bourgeois Gentilhomme* :

Se ti sabir, ti respondir; se non sabir, tazir, tazir.

Mi star Mufti, ti qui star ti. Non intendir, tazir, tazir.

(Si tu sais, tu réponds; si tu ne sais pas, tais-toi, tais-toi.

Moi je suis moufti, toi qui es-tu? Si tu ne me comprends pas, tais-toi, tais-toi.)

C'est cette sorte de langage qu'on parlait. Pourquoi? L'empire des Arabes et après eux des Turcs était composé d'un ensemble innombrable de peuples qui ne parlaient pas la même langue. Il leur fallait une langue commerciale, une langue de travail. Le grec aurait pu réussir comme telle. Rappelons-nous que dans l'antiquité, le grec s'était répandu dans tout le monde méditerranéen et au-delà, non seulement comme langue de culture, langue administrative ou liturgique, mais aussi comme langue populaire. Après la chute de l'empire d'occident, le monde byzantin replié sur lui-même et oubliant tout à fait le latin, avait adopté le grec comme langue unique. Jusqu'au 18^{ème} siècle, les familles étrangères établies à Smyrne, d'origine française, anglaise, danoise, italienne, hollandaise ou germanique¹, parlaient le grec et, parfois, le grec seulement. Mais l'italien depuis longtemps déjà à cause, nous l'avons dit, de l'influence génoise et vénitienne gagnait du terrain. Les Grecs mêmes truffaient leur langue de mots italiens; les Syriens de la côte libanaise ou palestinienne (à Tripoli de Syrie, à Haïfa) parlaient un mélange d'arabe et d'italien qu'ils emportèrent avec eux lorsqu'ils s'établirent en Égypte, à Marseille et même dans le Nouveau Monde. Je ne sais si l'on me croira, mais j'affirme qu'à Montréal j'en ai retrouvé des exemples. Même les colonies juives de Salonique, de Chypre, de Rhodes ou de Corfou délaissaient peu à peu l'espagnol qu'ils avaient parlé pendant des siècles au profit de l'italien. Les Israélites d'Afrique du Nord, en rapports étroits avec leurs frères d'Italie, de Livourne ou de Sicile, adoptaient l'italien comme langue internationale, en Tunisie surtout.

Mais ce fut le français qui l'emporta en définitive.

On a cru pouvoir expliquer de diverses manières cette prépondérance de la langue française au Moyen-Orient. Il est vrai que la France depuis François I^{er} et Louis XIV était devenue une puissance en Méditerranée, traitait avec les Sultans, échangeait des ambassadeurs avec la Sublime Porte et ouvrait des consulats dans les villes principales du Levant. Il est non moins vrai que le français était alors la langue diplomatique et internationale par excellence, que c'était la langue maternelles des souverains de Suède, de Prusse, de Russie. Le français fut la langue du Congrès de Vienne et de tous les traités historiques. Il est vrai que l'essor politique et industriel de la France fut énorme et son rayonnement culturel incontestable. Son empire affaibli par la perte de l'Amérique et des Indes se rebâtissait en Afrique et en Extrême-Orient, et la conquête de l'Algérie allait en faire une grande puissance coloniale en Méditerranée. Mais cette prépondérance de la langue

¹ Chasseau, Barker, Alexandersen, Colucci, Van der Zee, Von Eischtorf.

française dans les cours et les chancelleries, cette puissance coloniale même, ne devait pas obligatoirement influencer les usages des ports levantins.

Non, c'est en majeure partie grâce aux divers ordres religieux qui, en fondant dans cette partie du monde des établissements scolaires et hospitaliers, apportaient avec eux leur langue, c'est grâce à eux que le français se répandit dans le Moyen-Orient jusqu'à devenir la langue maternelle ou du moins la langue seconde de « cent peuples divers ».

Pour expliquer plus facilement cette pénétration du français au Levant où il garda son importance plus d'un siècle, nous allons choisir une seule ville comme exemple. Vous me permettez, plutôt que Smyrne, Salonique ou Beyrouth, de choisir Alexandrie d'Égypte, ville où je suis né et que je connais le mieux, ou du moins, assez bien.

La France du 19^{ème} siècle était plutôt matérialiste mais comme a dit alors un homme politique français en constatant les progrès de l'athéisme : « l'anti-cléricalisme n'est pas un bon article d'exportation ». Mais afin de mieux comprendre le terrain où la langue française devait s'implanter, les pays où des enfants basanés allaient se prénommer Jeanne d'Arc ou François-Régis ou Bernadette, où des écoliers crépus allaient ânonner « notre pays s'appelait autrefois la Gaule et nos ancêtres étaient les Gaulois » en se glorifiant d'être les fils cadets de la fille aînée de l'Église; afin de mieux comprendre cette expansion profonde du français, examinons-en tout d'abord le décor historique. Décrivons l'Alexandrie de naguère et aboutissons ainsi à une image approximative de plusieurs autres villes de la Méditerranée orientale.

Alexandrie, ville florissante jusqu'à devenir un des plus grands centres du monde antique sous les Ptolémées et les Césars avait, après la conquête musulmane, perdu toute son importance. Les voyageurs des 17^{ème} et 18^{ème} siècles, les Maillet, les Niebuhr, les Savary entre autres, ne trouvaient plus qu'une minuscule bourgade où les splendeurs du passé gisaient en amas de ruines sous les sables. L'expédition de Bonaparte, les découvertes et les études poussées des savants qui accompagnaient l'armée d'Orient, avaient montré à l'Europe l'importance de cette région du monde. Tout le monde connaît l'apostrophe célèbre de Napoléon : « Du haut de ces Pyramides quarante siècles vous contemplent ». Et l'ouvrage *La Description de l'Égypte* est un document scientifique de très grande valeur. Peu après, l'affaiblissement de l'Empire Ottoman devait permettre à Méhémet Ali, le fondateur de l'Égypte moderne, de se tailler un royaume quasi-indépendant, tout en montrant aux autres peuples de la région la voie du nationalisme et du patriotisme.

Sous sa dynastie, Alexandrie, Le Caire, devinrent des centres importants où la langue italienne avait tout d'abord gardé sa prédominance. Les philatélistes savent sans doute que

sous les Khédives les premiers timbres égyptiens portent des inscriptions en arabe et en italien et que certaines oblitérations sont libellées en italien seulement. Plus tard, et jusqu'à l'avènement du téléphone automatique, c'est en italien, et non pas en arabe, que l'on demandait les numéros. Les seuls journaux étrangers étaient rédigés en italien. Ce n'est que plus tard que la presse d'Égypte, à côté des publications en arabe, s'enrichissait de journaux français, grecs, arméniens, hébreux, anglais, etc.

Malgré tous ces faits le français néanmoins remplaça tout à fait l'italien et, en dépit de l'occupation militaire britannique qui avait fait de l'Égypte presque un protectorat, la langue française conserva la première place jusqu'à nos jours.

Mohamed Ali avait attiré en Égypte un grand nombre d'étrangers et Alexandrie devenait un grand port méditerranéen où le raffinement de la vie smyrniate se perpétuait dans les palais bordant la superbe Place des Consuls et sous les frais ombrages des banlieues. Pourtant et côte à côte avec ce luxe cosmopolite, beaucoup de misère, de maladies, d'ignorance subsistait. Émues de voir journellement ces vivants reproches, un certain nombre de dames se réunit en comité. Parmi elles, on note deux sœurs, les demoiselles Schutz, d'ascendance anglo-hollandaise, mariées toutes deux à des banquiers français. La première avait épousé le comte Pastré, d'une famille bien connue originaire de Marseille. La seconde sœur était Madame Bravay, dont le mari, financier habile, avait engagé pour le seconder un jeune secrétaire, méridional comme lui. Ce n'était autre qu'Alphonse Daudet, l'illustre écrivain — mais il ne l'était pas encore — qui a immortalisé Bravay dans *Le Nabab*.

Et puisque nous en sommes à la petite histoire et que la petite histoire comporte bien souvent des souvenirs de famille et des traditions orales, autorisez-moi de dire ici qu'une autre de ces dames patronnesses étaient une de mes ancêtres M^{me} Jean-Siméon Sinano. Cette dame était danoise. Veuve d'un commerçant grec d'Asie Mineure, elle s'était réfugiée en Égypte avec ses enfants au moment de la Guerre de l'Indépendance Grecque, craignant un massacre de chrétiens. Car il y avait périodiquement des massacres dans le paisible empire ottoman. Des Arméniens aussi étaient venus nombreux en Égypte où certains d'entre eux accédèrent aux plus hauts postes du pays². Après le massacre de 1860, un grand nombre de Syriens émigrèrent aussi en Égypte où ils jouirent pendant un siècle d'une vie égale à celle qu'ils avaient connue à Damas, à Antioche ou à Beyrouth.

Méhémet Ali bien qu'ayant perdu sa flotte à Navarin était bien connu pour son impartialité et la largeur de ses vues³. Les Grecs établis alors en Égypte ne furent pas

² Nubar Pacha, Boghas Pacha, Artine Pacha.

³ Tolérance au moment de son occupation éphémère en Syrie.

molestés. Au contraire, Mohamed Ali encouragea un grand nombre de personnes à se réfugier en Égypte pour prendre part à l'essor de cette nouvelle nation. Mais que de misères devaient sans doute accompagner ces exodes, ces déplacements de population, dans un pays et dans un temps où le bien-être social n'existait pas encore et où le peuple autochtone était déjà misérable.

Ayant donc formé un comité, ces dames compatissantes bien que fortunées s'adressèrent au Consul de France qui suggéra comme solution de faire venir en Égypte quelques religieuses dévouées.

Il vint sept sœurs de charité abritées sous de vastes cornettes empesées qui les protégeaient des rayons ardents du soleil africain. Elles ouvrirent un dispensaire et une école dans une rue non loin du port qui s'appelle jusqu'au aujourd'hui la rue des Sept Filles. Détail curieux : comme ces sœurs de Saint Vincent de Paul venaient de Bourgogne, c'est le français de leur province qu'elles enseignèrent en Égypte. Et l'on dit que c'est à cause d'elles qu'aujourd'hui encore nous roulons les « r » comme des Bourguignons.

Petit à petit leur œuvre s'étendit. Hôpitaux, écoles furent fondés nombreux puisque la ville grandissait et que la population augmentait. D'autres ordres vinrent à leur suite, encouragés par le succès des pionnières. Les Lazaristes ouvrirent un collège de jeunes gens⁴. Puis les Jésuites, et les Frères des Écoles Chrétiennes. Il y en avait pour toutes les bourses. Pour les jeunes filles les Dames de la Légion d'Honneur ouvrirent au Caire puis à Alexandrie l'an d'après, le Pensionnat de la Mère de Dieu. Il y avait aussi Notre Dame de Sion où par exemple les deux dernières reines d'Égypte ont reçu leur éducation. Existaient aussi l'externat St. Joseph, le couvent du Sacré Cœur, Sainte Jeanne Antide des Sœurs de Besançon, et j'en passe!

Les familles établies en Égypte, des gens qui chez eux parlaient le grec, l'italien, le turc, l'arabe, l'arménien, l'espagnol ont pu acquérir ainsi une langue commune, le français, et une culture commune, la culture française.

Un grand nombre d'experts au service de l'État venaient aussi de France et sachant qu'ils pourraient en Orient faire instruire leurs enfants ils s'y faisaient par conséquent accompagner par leurs familles qui bien souvent s'y établissaient définitivement. L'armée, la marine, le génie, les diverses administrations comptaient des conseillers français⁵. Puis vint le percement de l'Isthme de Suez apportant encore un élément français et des moins négligeables. Les souverains égyptiens parlaient le turc, leur langue maternelle. Lorsqu'ils

⁴ Bons résultats. Jeunes gens très cultivés et raffinés.

⁵ Cérisy, Gerbel, Rocca Serra, Piétri.

durent apprendre une langue seconde ce fut non l'arabe, la véritable langue du pays, mais le français. Un jour le Khédive Ismaïl, parlant d'un fournisseur malhonnête s'était écrié : C'est une crépule! — « Vous avez raison, Sire, repartit un courtisan spirituel. Crapule n'est pas assez fort pour un homme de cette espèce! » Jusqu'à l'abdication du roi Farouk, cette sorte de français un peu fantaisiste où régnait la confusion des genres est demeuré la langue de la cour. Un prince de la famille royale⁶ se moquait un jour d'une de ses cousines qui avait dit « le » mouchoir. Est-ce qu'elle ne pouvait pas dire « la » mouchoir comme tout le monde.

Car il va s'en dire qu'il est difficile de bien parler une langue quand on en parle plusieurs. Aussi le français du Levant que nous appelons familièrement « le franquette » paraissait savoureux et pittoresque. Il était [il est?] agrémenté d'un grand nombre d'expressions traduites littéralement d'une autre langue, de mots ou de formules grecs, arabes ou italiens, d'accents chantants ou zézayants, le tout accompagné de force grimaces, gestes, mimiques et interjections.

Il faut dire toutefois que le français levantin n'était pas toujours « à la bonne franquette ». C'était aussi un véhicule de culture. Plusieurs librairies dispensaient les derniers succès de la littérature ou de la pensée. Chaque maison comportait derrière ses façades à la française, parmi les meubles Louis XV, Louis XVI ou Louis Philippe, parmi les Sèvres et les Aubusson, des bibliothèques assez complètes et un grand nombre d'Orientaux a su se faire un certain renom dans le monde littéraire français. Chaque année des troupes d'amateurs locaux représentaient des pièces de théâtre sur les planches mêmes où les plus grandes gloires de la scène avaient brillé dans les rôles du répertoire classique ou les dernières nouveautés. De Sarah Bernhardt à Louis Jouvet en passant par Réjane et Mounet Sully et Popesco, chacune de ces tournées fut un triomphe où dans un délire le public raccompagnait les acteurs jusqu'à leur hôtel⁷, les sérénadant jusqu'au jour. D'illustres conférenciers et académiciens sont venus en Orient aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles, s'y sont fait des amis. Plus tard de grands universitaires français, Grenier, Étiemble, Butor ont longtemps séjourné en Orient, y enseignant, y publiant des revues⁸.

Et pour se risquer sur un terrain plus frivole il faut noter qu'au Levant comme ailleurs c'est à Paris que les élégantes s'habillaient et commandaient chaque saison leurs chapeaux.

⁶ Mohamed Aly Chivékiar

⁷ Capes par terre.

⁸ Valeurs. Amitiés Françaises. Atelier. Cercles littéraires.

Pour revenir au mode sérieux, à la bourse des cotons⁹, à la bourse des valeurs, toutes les transactions se sont longtemps faites en français. Les administrations de l'État correspondaient en français, non seulement avec les privés mais aussi entre elles. Aux Douanes, aux Chemins de Fer, aux Ports et Phares, au Contentieux de l'État tout se faisait en français. Il est vrai que des Français y occupaient souvent des postes clefs. Mais les conseillers anglais dans les divers ministères se servaient aussi du français avec leurs homologues et leurs subalternes. Jusque vers 1950 les formules d'impôts, les circulaires de la Municipalité étaient toujours rédigés en français. À la Caisse de la Dette, instituée pour gérer l'économie égyptienne et la remettre sur pied après le règne d'Ismaïl le trop magnifique, Sir Edgar Vincent plus tard Lord d'Abernon (il fut après la 1^{ère} guerre mondiale ambassadeur de Grande Bretagne à Berlin) et qui était un gallophobe reconnu était forcé de traiter toutes ses affaires en français, langue qu'il connaissait d'ailleurs fort bien.

La banque, les contrats, tous les documents officiels se faisaient en français et l'instauration des Tribunaux Mixtes en Égypte accentua encore l'importance de la langue française.

Ces tribunaux mixtes institués vers 1870 ont été abolis en principe par le traité Anglo-Égyptien de 1936 (Montreux) mais ils survécurent jusqu'après la 2^{ème} guerre mondiale. Ils étaient venus remplacer les anciens tribunaux consulaires, survivance du régime des Capitulations qui dans l'empire ottoman assuraient aux ressortissants et protégés étrangers une justice indépendante¹⁰. Ces tribunaux jugeaient tous les cas litigieux entre citoyens étrangers, et entre citoyens étrangers et citoyens nationaux. Des juges internationaux appliquaient des codes rédigés en français et établissaient une jurisprudence exemplaire dans plusieurs villes d'Égypte : Le Caire, Alexandrie, Mansourah. Si, par exemple, un Syrien de nationalité danoise attaquait en justice un arménien de Russie, protégé anglais, des avocats, l'un suisse ou l'autre espagnol, défendaient leurs clients respectifs devant un juge américain, ou belge, ou scandinave. Et en français!

Quant aux codes appliqués dans les tribunaux indigènes, ou nationaux, et qui régissaient les citoyens égyptiens ils avaient été traduits en arabe mais la première rédaction en avait été faite en français. Le journal officiel avait deux éditions simultanées, l'une en français, l'autre en arabe. Ce n'est que tout récemment que l'édition française a été supprimée¹¹. Les avocats étaient formés par l'École Française du droit, au Caire. Jusqu'en

⁹ On sait l'importance du coton dans l'économie de l'Égypte.

¹⁰ Internationalisation.

¹¹ Faute de contestants.

1914, les examens de troisième et dernière année se passaient à Paris. Plus tard c'est au Caire même qu'on pouvait terminer ses études. À présent l'éducation en Égypte a été presque entièrement arabisée. Et même le Lycée Français de la Mission laïque, ouvert pour contrer l'influence de l'éducation religieuse, a été nationalisé et rebaptisé Lycée de la liberté.

Pendant de longues années, dans les principales villes du Moyen-Orient, les noms de rues étaient toujours indiqués en français. C'est en français que l'on faisait ses emplettes dans les grands magasins et même les petites boutiques, qu'on allait dans les restaurants et les cafés, qu'on jouait au bridge, qu'on achetait des meubles, qu'on rédigeait son testament, qu'on prenait des places au cinéma. Cela est de moins en moins fréquent, sauf peut-être à Beyrouth qui fut le dernier bastion de la langue française au Moyen-Orient¹². La presse d'expression française occupait une place très importante. Des quatre universités qui s'y trouvent, la principale qui a dépassé même l'Université Américaine, est l'Université St. Joseph, de langue française et tenue par les Jésuites. Partout ailleurs au Levant le français n'est plus qu'une langue de salons. La montée des nationalismes a imposé la langue réelle du peuple dans tout ce qui touche la vie sociale. C'est un mouvement inéluctable mais qui rétrécit parfois les horizons. Pourtant, tout récemment encore, le directeur du Centre Culturel Russe d'une grande ville d'orient, quelques semaines après son installation dans le plus grand et plus cossu des anciens hôtels particuliers de la ville, avait constaté : Je ne sais pas pourquoi on m'a choisi pour cette fonction. Il eût fallu quelqu'un sachant le français, et moi je ne sais que l'arabe!

Et l'anglais? Ceux qui ont lu Durrell, ceux qui savent le rôle politique de l'Angleterre en Égypte et dans tout le Moyen Orient, pensent peut-être que la langue anglaise y était répandue. Eh bien non! La cour, la justice, l'administration, les membres du très select Cercle Mohamed Aly, du Sporting Club et du Yacht Club parlaient français entre eux. Pour certains privilégiés l'anglais a été la langue de la Nursery. L'armée britannique cantonnée le plus souvent dans les barracks n'en sortait que pour jouer au polo et se mêlait peu à la vie sociale. Les commis de bureau, les vendeuses des grands magasins n'ont jamais parlé cette langue¹³. Plus tard des écoles anglaises pour garçons et filles ont eu un certain succès mais il était trop tard. Les jeux étaient faits et l'influence occidentale ne devait pas survivre sur les bords de cette mer Méditerranée qui a tant perdu de son importance. C'est vers la Mer de la Sérénité que se tournent aujourd'hui les regards et les convoitises.

¹² Ce dernier bastion s'est maintenant effondré.

¹³ Coptes ou Libanais convertis au protestantisme par des missionnaires américains. Influence des westerns sur les populations.

Ainsi, venu de Tyr ou de Rosette, de Stamboul ou de Beyrouth, de Smyrne ou de Damas, de Sicile ou de Leucade, si j'ignore au juste d'où je viens, je sais au moins, pour parodier Victor Hugo, où je vais. Et si un jour on parle français dans la lune, j'irai peut-être là-bas. Ou ailleurs. Qu'importe. Car, comme a dit Rivarol : « Ma patrie, c'est la langue que je parle ».

Josiane Boulad-Ayoub

Alexandrie, 30 avril 2004